

Révolutions arabes - *Place des intellectuels auprès du pouvoir* Le cas du *Kitāb al-Imtā' wa-l-mu'ānassa* d'Abū Ḥayyān al-Tawḥīdī

Faisal Kenanah
Professeur certifié d'arabe



Synergies Monde arabe n° 8 - 2011 pp. 107-120

Résumé : Lors des soulèvements ou révolutions dans toutes sociétés humaines, la classe d'hommes lettrés tente de trouver des solutions à ces crises. Aujourd'hui, nous assistons à des événements de révoltes et de manifestations dans le monde arabe. A cette occasion, nous souhaitons par cet article mettre en lumière les rapports du pouvoir aux intellectuels et inversement, dans le *Kitāb al-Imtā' wa-l-mu'ānassa*, l'objectif étant de souligner le rôle que doivent et peuvent jouer les intellectuels lors des agitations populaires. Abū Ḥayyān al-Tawḥīdī, l'auteur de cet ouvrage célèbre, ne cache guère son point de vue afin de dénoncer une situation difficile, de conseiller et de guider l'autorité pour établir la justice et régner au mieux.

Mots-clés : Abū Ḥayyān al-Tawḥīdī - *Kitāb al-Imtā' wa-l-mu'ānassa* - Ibn Sa'dān - souverain - politique - justice - mission - guide - conseiller - révolte

Abstract: During upsurges or rebellions in any society, the community of learned men try to find solutions to these crises. Today, we are witnessing rebellious events and upsurges in the pan arabic world. Consequently, we would like to stress, in this article, the interaction between the governing powers and the intellectual class and vice versa: in *Kitāb al-Imtā' wa-l-mu'ānassa*, the aim being to underline the role which intellectuals can and should play during popular riots. Abū Ḥayyān al-Tawḥīdī, the author of this present work, denounces openly a difficult situation while advising and guiding the authorities in establishing justice and ruling as wisely as possible.

Keywords: Abū Ḥayyān al-Tawḥīdī - *Kitāb al-Imtā' wa-l-mu'ānassa* - Ibn Sa'dān - sovereign - politics - justice - mission - guidance - counsellor - rebellion

L'intention d'Abū Ḥayyān al-Tawḥīdī, dans le *Kitāb al-Imtā' wa-l-mu'ānassa*¹, n'est pas de nous offrir un tableau complet de la vie politique et sociale de cette période, ce qui relèverait de la simple constatation, mais de mener une véritable réflexion politique et philosophique. Le lecteur de cette œuvre doit se demander comment Abū Ḥayyān al-Tawḥīdī se situe dans le cercle du vizir en tant qu'intellectuel, conseiller et porte-parole du peuple.

Afin de montrer que le rôle des intellectuels a toujours occupé une place prédominante auprès du pouvoir, que ce soient celles d'Abū Ḥayyān al-Tawḥīdī ou celles de nos dirigeants actuels, notre travail s'organise autour de trois notions : guide, mission et philosophie politique.

1. L'intellectuel, guide de l'autorité

Abū Ḥayyān a choisi de jouer un rôle essentiel auprès du vizir Ibn Sa'dān, rêvant ainsi à un changement fondé sur le fait que par l'éducation de l'esprit, le corps se corrigerait. Il a essayé lors de ses conversations et de ses entretiens avec le vizir, de mener à bien un projet politique grâce auquel il sauverait le vizir quand l'occasion se présenterait à lui. Cette intention s'éclaircit chez lui dès le début de son ouvrage, dans sa relation particulière avec le vizir. Après avoir demandé l'autorisation de le tutoyer, il lui adresse une épître l'incitant à appliquer l'art de bien choisir les hommes et à tirer les leçons des échecs de ses prédécesseurs.

Notons ici la ressemblance entre l'objectif poursuivi par Abū Ḥayyān et celui de Baydabā (ou Bidpāi), maître d'un projet réformateur : « celui qui veut corriger son souverain et le conseiller se rend compte certainement des conséquences de ses actes, et gouverne avec justice »².

Mais nous relevons cependant une différence entre les deux hommes : alors qu'Abū Ḥayyān a recours à plusieurs moyens détournés et à diverses méthodes pour faire aboutir ses idées, Baydabā adressait directement ses conseils et invectives au souverain³.

Nous savons qu'Abū Ḥayyān s'était autrefois opposé avec audace au vizir Ibn 'Abbād en le critiquant devant les autorités, et en parlant de son entourage. Les critiques acerbes qu'il pouvait exprimer sur cet entourage portaient bien évidemment la marque de sa propre opinion, puisqu'il avait conscience que l'origine de la corruption, tout comme celle de la réforme trouvait sa place dans cet entourage.

Il est vrai que la plupart des réponses ou points de vue d'Abū Ḥayyān émanait de la bouche d'autres savants, comme son maître Abū Sulaymān. Cependant, Abū Ḥayyān ne se contentait pas seulement de rapporter l'opinion d'autrui, mais comme le dit Widād al-Qādī : « Il exposait avant tout sa position personnelle à laquelle il croyait en tant qu'intellectuel libre. S'il rapportait un certain nombre d'opinions de l'un de ses amis philosophes, il sélectionnait ce qui correspondait à sa position générale »⁴.

En outre, Abū Ḥayyān aurait pu se contenter d'être un simple compositeur de discours ou un responsable de *dīwān*, puisqu'il avait une belle graphie (il était copiste) et qu'il maîtrisait la rédaction. D'ailleurs, il avait composé une épître sur la calligraphie, *Risāla fī 'ilm al-kitāba*.

De plus, le vizir Ibn Sa'dān, dans la 7^{ème} nuit lui dit un jour : « Pourquoi ne t'introduis-tu pas auprès du responsable du *dīwān*, et pourquoi acceptes-tu cette façon de te vêtir ? »⁵. Mais, ce métier n'attirait pas Abū Ḥayyān. Il

répondit au vizir : « Moi, je suis un homme dominé par l'amour de la sécurité, et j'aime me contenter de peu ».⁶

Mais si nous examinons attentivement la vie et les œuvres d'Abū Ḥayyān, nous constatons que cet auteur s'est choisi en réalité un autre métier, un métier qui fait appel à ses vastes connaissances, à sa riche expérience et à ses fréquentations. Ce métier, c'est celui de compagnon des souverains, afin de les intéresser aux questions culturelles et de leur prodiguer des conseils politiques. Comme le confirme Floréal Sanagustin dans son article « Les philosophes arabes et le mythe du sage conseiller », Abū Ḥayyān : « a le sentiment d'appartenir à une élite intellectuelle capable, de par ses qualités, de conseiller le prince »⁷. En échange, l'auteur du *Kitāb al-Imtā'* voulait que les souverains garantissent aux érudits une vie digne de leur niveau intellectuel, puisque le sage est « considéré comme un homme radicalement différent des autres hommes et cela à l'image de Socrate »⁸.

Abū Ḥayyān, dans un premier temps, base sa réflexion sur des considérations telles que la reconnaissance de sa valeur personnelle, culturellement et intellectuellement. Ensuite, sa conviction profonde est que le rôle d'un intellectuel est de conseiller le souverain. Il considère le conseil comme un devoir religieux pour l'intellectuel. A ce propos, il dit au vizir Ibn Sa'dān dans l'épître qui lui est adressée à la fin du 3^{ème} tome :

« Toute personne à qui Dieu a donné un jugement perspicace, un conseil vif et un avis salutaire, doit te servir en cherchant à consolider les piliers de ton royaume grâce à ta politique et à ta conduite. En œuvrant ainsi, cette personne accomplit son devoir envers Dieu tout en te rendant plus fort et plus entouré »⁹.

Abū Ḥayyān croyait, tout comme Ibn al-Muqaffa', Ibn Qutayba et d'autres hommes de lettres, au savoir et à l'action. Cette relation entre le savoir et l'action représente chez lui une relation dialectique, car plus le savoir s'accroît, plus l'action s'accroît lui aussi, et plus l'action s'accroît, plus on profite du savoir. Nous le voyons bien quand il dit au vizir :

« Mais le désir d'accroître ses connaissances pour la science pousse à travailler plus, et le travail accompli nous donne à profiter de cette science. Tirer profit de la science est un signe de bonheur pour l'homme, et le bonheur de l'homme est partagé entre l'acquisition de la science et la sollicitation du travail, afin que l'homme soit semeur dans le premier cas et moissonneur dans l'autre, ou commerçant par le premier et bénéficiaire par l'autre »¹⁰.

Quant au souverain, selon Abū Ḥayyān, ce service lui est indispensable pour affûter son intelligence à celle de l'intellectuel et pour connaître à travers celui-ci ce qu'il ignorait en matière de sciences, de connaissances, de savoirs et de situations. Il a besoin de lui également pour lui conseiller le meilleur chemin quand il prend des décisions, car :

« Celui qui n'obéit pas aux conseils que son ami lui donne, qui ne le suit pas aveuglement, qui ne se rend pas à son avis et à son enseignement, qui n'admet pas

que l'esprit d'un sage savant surpasse celui d'un endormi disciple, et que le point de vue de l'homme expérimenté et clairvoyant devance celui de l'homme ignorant et novice, [un tel homme] passera à côté de sa destinée dans ce bas monde et peut-être aussi dans l'au-delà. De fait, les intérêts de ce bas monde sont liés aux conceptions spirituelles de l'au-delà »¹¹.

Abū Ḥayyān pense donc que le rang de la science est plus noble que celui des autorités politiques. C'est pourquoi le rôle de l'érudit dans la société devrait être plus considéré et plus apprécié du souverain. A partir de cette conviction, Abū Ḥayyān demande au vizir Ibn Sa'dān la permission de le tutoyer dès le début de leur rencontre. Il lui dit :

« Avant tout, dis-je, je souhaiterais que tout ce qu'on attende de moi, je l'exécute et me soit profitable, car si on me refuse le profit que j'en attends, je me désisterai, et si je me désiste, mon éloquence se réduira à ce qu'on exige de moi. De la même manière, j'ai envie de dépenser, mais je crains de réaliser une mévente et de me retourner vers le désespoir. J'ai donc pris ma décision sur cette question [...] C'est que l'on m'autorise à utiliser le tutoiement afin de me débarrasser de l'inconvénient des métaphores et de la gêne des allusions. Ainsi, je pourrai prononcer des paroles équilibrées sans crainte, ni masque, ni favoritisme »¹².

Abū Ḥayyān partage les points de vue de ses prédécesseurs sur la difficulté de servir le souverain et les multiples dangers qui peuvent en découler, car, selon lui :

« Rares sont ceux qui, ayant été proches d'un vizir, quand ils le servent, l'ont bien fait, quand ils lui parlent, tiennent des propos instructifs et quand ils relataient [des faits], les développaient, s'en sont enorgueillis. Rares sont ceux qui se sont enorgueillis sans avoir trébuché. Rares sont ceux qui, après avoir trébuché, se sont relevés. Et beaucoup d'anciens sages et d'hommes pieux ont renoncé à une telle situation à cause de sa rudesse et de sa difficulté, du malheur qui en a découlé, de la grande patience requise pour ses obligations et ses traditions et de la décomposition du contenu entre ses événements et ses malheurs »¹³.

L'homme sage et chanceux serait donc celui qui a su se protéger des souverains. Pourtant, cette remarque se heurte à une autre considération chez Abū Ḥayyān, à savoir sa conviction que l'intellectuel doit bénéficier d'une récompense financière en échange du service rendu au souverain, surtout si l'intellectuel considère :

« Que l'on aime la vie d'ici-bas, que l'on recherche l'aisance, que l'on convoite à tout prix de tenir un rang auprès des vizirs et que ce bas monde est agréable et verdoyant, doux et frais. Celui dont l'espoir s'accroît, son action devient pénible, celui dont l'insistance s'intensifie, ses allées et venues se succèdent, celui qui est enfermé dans son espérance, sa souffrance se prolonge, son malheur devient pénible et celui dont l'avidité et la convoitise s'enflamment, son impuissance et sa faiblesse se manifestent »¹⁴.

Il pense également, dans les conditions malheureuses de l'époque, fréquenter ou avoir : « quelqu'un qui l'aide dans la vie, qui soit pour lui un homme généreux au lieu des ladres »¹⁵.

Car, bien qu'Abū Ḥayyān pense que le devoir le plus avéré de l'intellectuel est de conseiller le souverain, le conseil ne doit pas être donné uniquement pour l'amour de Dieu. Il voulait, en effet, que sa compétence intellectuelle et ses connaissances lui apportent : « une raison forte de mieux être et de vie agréable »¹⁶.

C'est pour toutes ces raisons, qu'Abū Ḥayyān espérait et voulait fréquenter les souverains, les servir et obtenir d'eux des récompenses. De cette manière, il pouvait être respecté par l'élite et les gens du peuple.

8. Mission de l'intellectuel auprès du souverain

Nous pouvons constater que le vizir a écouté Abū Ḥayyān en le considérant comme un intellectuel, et Abū Ḥayyān a conversé avec le vizir en le considérant comme l'un des souverains musulmans que l'on devait conseiller.

Cette idée chez Abū Ḥayyān de conseiller le vizir trouve sa source dans sa lutte contre la corruption des autorités politiques. C'est pourquoi, une réforme générale doit être entreprise à partir de la base corrompue de leur entourage : corriger d'abord l'autorité, les gens du peuple se corrigeront par la suite. A ce propos, Abū Ḥayyān rapporte que :

« Les sages persans disent : nous avons éprouvé les souverains, et si un souverain généreux et indulgent nous gouverne, le ciel et la terre seront généreux avec nous ; mais si un souverain avare nous dirige, le ciel et la terre seront également avares »¹⁷.

Un commentaire d'Abū Sulaymān fait suite à la citation précédente : « en quelque sorte, si cela est exact, cela témoigne de l'émanation divine liée au souverain indulgent, mais écartée de l'avare, car le souverain est un dieu humain »¹⁸.

Dans le même sens, Abū Ḥayyān déclare que : « le souverain est envoyé tout comme le législateur religieux »¹⁹.

Cependant, Abū Ḥayyān n'affirme pas la toute puissance des souverains, même s'il rapporte les propos d'Abū Sulaymān qui montrent que la bonne gestion en politique :

« Dépend de la réussite et du soutien, s'ils descendent du ciel et atteignent par la suite le point de rencontre avec le souverain. Ses pouvoirs alors se consolident sur la bonne conduite et se répandent dans le succès. Ainsi, le souverain s'épargne beaucoup de soucis »²⁰.

C'est pourquoi, nous le voyons rapporter dans une épître adressée au vizir, les propos d'al-Ḥalīl s'adressant au souverain :

« Dieu ne t'a pas appris les secrets des choses et ne t'a pas informé sur les conséquences des situations, mais il t'a révélé ton destin après avoir ménagé ton intelligence, conforté ta puissance, mis en lumière ton cœur sur le pour et le contre afin qu'il cherche et trouve. Dieu t'a également donné le pouvoir afin que tu gracies [le coupable] et libères [le prisonnier]. Il ne te demande rien tant que tu es dans une mauvaise situation, et ne te punit qu'après t'avoir averti. De la même façon, tu ne demandes rien à celui qui est en dessous de toi parmi tes serviteurs et ton entourage, tes partisans et tes ennemis. Ce que je te reproche, c'est que tu fais ces reproches aux autres et à ceux dont tu trouves qu'ils s'écartent de leur chemin et s'exposent à leur propre perte »²¹.

Quant à l'homme politique heureux, selon Abū Ḥayyān, c'est celui qui remplit certaines qualités. Et ces qualités n'ont été réunies que chez un seul homme, 'Aḍud al-Dawla, *al-Malik al-sa'īd*, qu'Abū Ḥayyān considère donc comme le souverain modèle. Il le cite toujours avec respect et reconnaissance²².

Mais tant que le vizir Ibn Sa'dān exerce ses fonctions sous la protection d'un émir faible comme Ṣamṣām al-Dawla, il ne pourra jouir des mêmes qualités que 'Aḍud al-Dawla. C'est pourquoi, Ibn Sa'dān a besoin d'un intellectuel pour le guider, surtout que :

« Les complots tramés contre sa personne à son insu sont très graves, que son conseiller est trompeur, et que son confident est suspect. Le désordre est permanent et la quête d'argent est sans fin, le nombre d'hypocrites augmente et les hommes privés de tout sont indignés »²³.

Or, c'est justement cette mission de guide qu'Abū Ḥayyān voulait accomplir auprès d'Ibn Sa'dān. Ce service politique auprès de ce vizir prit plusieurs dimensions. La première concernait la formation du vizir dans les divers domaines du savoir, tels que la philosophie, la chimie, l'*adab*, le *fiqh*, la langue, la zoologie, etc. Cette dimension est importante chez Abū Ḥayyān, car le vizir ne possède pas assez de temps pour s'instruire tout seul. C'est pourquoi, Abū Ḥayyān réunissait et collectait toutes les réponses possibles aux questions du vizir, soit en les empruntant à des ouvrages, soit en les tenant de la bouche de savants spécialistes. D'ailleurs, l'importance de cette mission culturelle ne réside pas seulement dans le fait que le vizir doit tout savoir sur la culture de son époque, mais surtout dans le fait que ces connaissances produisent une étincelle entre l'intelligence de l'homme politique et celle de l'intellectuel, car le véritable homme politique doit être doté d'un esprit supérieur.

Cependant, le vizir ne peut pas atteindre cette supériorité uniquement par la seule connaissance intellectuelle. Son expérience en politique lui est aussi nécessaire, mais pas suffisante. C'est pourquoi, nous voyons le vizir Ibn Sa'dān demander à Abū Ḥayyān dès leur première rencontre :

« J'ai désiré ardemment ta présence auprès de moi pour converser, me tenir compagnie et pour apprendre de toi de nombreux sujets variés qui ne cessent à travers le temps de se présenter à mon esprit »²⁴.

C'est d'ailleurs ce que signale Abū Ḥayyān, lorsqu'il décrit le contenu de son ouvrage. Il dit que celui-ci renferme :

« Ce qui fait sourire, amuse l'esprit, invite à la raison, donne le sens d'un conseil, assure la chose sacrée, lie l'alliance, diffuse la sagesse, honore l'ardeur, féconde l'intelligence, accroît la compréhension et l'*adab* »²⁵.

Les connaissances intellectuelles ne sont donc pas ici un objectif en elles-mêmes, mais elles représentent l'un des moyens les plus efficaces pour réformer l'homme politique.

Quant à la deuxième dimension, elle représente la prise de conscience du vizir de la réalité des situations, des réclamations, revendications et griefs des gens du peuple.

C'est le vizir lui-même qui prend l'initiative de l'interroger sur cette question, afin qu'Abū Ḥayyān l'informe de ce qui se dit sur lui. Mais Abū Ḥayyān est gêné et perçoit le fait de rapporter les propos des gens comme un espionnage :

« J'ai entendu quelques propos, répondit-il, mais je ne souhaite pas me faire remarquer en rapportant telle conversation ou en décrivant telle situation car je serais un calomniateur, un diffamateur et un corrupteur »²⁶.

Mais le vizir lui affirme que, s'il lui rapportait de tels propos :

« Tu ferais preuve de bon sens, et tu t'écarterais de l'erreur et du mal. D'ailleurs, cela est nécessaire chez tout homme qui préfère la bonne conduite particulière et générale pour lui et pour les gens, qui croit en la miséricorde et qui incite à accepter le conseil. De plus, le prophète, que la bénédiction et le salut de Dieu soient sur lui, avait entendu parler de tels propos et s'en était informé, tout comme les califes après lui »²⁷.

Abū Ḥayyān s'exécute donc en lui rapportant les critiques qui circulent dans le cercle d'Abū Sulaymān sur quelques aspects de sa politique. Ces critiques visent surtout l'entourage du vizir. Mais ce dernier semble être préoccupé de ce qu'il entend à ce sujet. C'est pourquoi, il dit à Abū Ḥayyān :

« En réponse à cette question, je te demanderai, pour me rendre service, lorsque tu les rencontreras à nouveau dans un autre cercle de ne pas montrer que tu es chargé d'une mission. Tu feras donc semblant, comme si tu avais l'esprit ailleurs et étais indifférent »²⁸.

Etant donné qu'Abū Ḥayyān fréquentait les gens du peuple, il connaissait leurs souffrances, leurs pensées et leurs besoins. Il a donc joué avec audace le rôle de porte-parole et de défenseur de leurs droits. Et, suite à une demande du vizir sur ce que disaient les gens, Abū Ḥayyān en profite pour lui glisser :

« J'ai entendu un groupe de personnes à Bāb al-Ṭāq dire : il y a des gens qui se sont réunis aujourd'hui sur al-ṣaṭ [la rive du Tigre] et quand le vizir est descendu pour monter sur son bateau, ils ont crié, se sont plaint et ont évoqué la cherté de la vie, le

manque de nourriture, la difficulté de gagner son pain, l'étendue de la pauvreté, le déshonneur du chef de famille. Le vizir leur aurait répondu par une réponse amère, en se renfrognant, en n'écoulant pas leur détresse : vous n'en êtes pas encore à manger du son ? »²⁹.

Mais le vizir Ibn Sa'dān jure qu'il n'a pas prononcé ce genre de paroles et que cela ne pouvait venir que de son adversaire Ibn Yūsuf. Cependant, l'action d'Abū Ḥayyān a porté ses fruits, puisque le vizir ordonne :

« Que le prix de huit pains soit fixé à un dirham, que cela parvienne aux pauvres dans chaque quartier selon l'annonce de leur maître ; que les autres commerçants vendent au prix qu'ils souhaitent pour le riche client »³⁰.

Ainsi, le vizir a pu, grâce à Abū Ḥayyān, intervenir pour apaiser les tensions et la colère des gens. La situation s'est retournée en sa faveur, puisqu'Abū Ḥayyān lui a dit que les gens ont commencé à : « lui souhaiter partout dans les mosquées et les réunions, une longue vie, la grandeur éternelle, la réprimande de ses ennemis et le triomphe de ses protecteurs »³¹.

Voilà la vision politique qu'Abū Ḥayyān a du rôle de l'intellectuel au service de l'autorité. Comme nous venons de le voir, cette vision consiste avant tout à conseiller le vizir, l'enrichir culturellement et l'informer des préoccupations du peuple.

9. La philosophie politique idéale selon Abū Ḥayyān

Nous savons déjà qu'Abū Ḥayyān ne se tenait pas à l'écart de ce qui se passait autour de lui quant aux changements, aux troubles de la vie politique et aux incidences qui en découlaient sur la société et les individus. Nous constatons ainsi, à travers ses œuvres, qu'il faisait partie des intellectuels qui prenaient part à la souffrance du peuple et qui l'illustraient dans leur littérature.

Malgré ses souffrances, des images d'une époque dépourvue de fléaux sont enracinées dans l'esprit d'Abū Ḥayyān. Il souhaite les voir se réaliser. Il évoque ce point avec insistance et les allusions au pourrissement de la situation apparaissent clairement dans ses pensées. Il compare par exemple la détérioration de la situation à la corruption politique, puisque la seconde est la conséquence de la première. La souffrance des gens de son époque est donc due à l'indifférence des responsables envers le peuple et la religion. C'est pourquoi, nous le voyons souvent évoquer cette situation de différentes manières devant le vizir en l'exhortant indirectement.

Quant à l'image d'une époque dépourvue de vices, qu'Abū Ḥayyān tenait de son maître Abū Sulaymān, elle nécessitait que :

« La religion soit flexible, le gouvernement entreprenant, la prospérité générale, la science recherchée, la sagesse désirée, les mœurs purifiées, les exhortations universelles, les intentions pures, les relations équilibrées, la politique enseignée et enfin que les idées clairvoyantes convergent »³².

Nous discernons mieux l'objectif d'Abū Ḥayyān à travers ces propos, lorsqu'il rapporte le commentaire d'al-Andalusī sur les paroles d'Abū Sulaymān : « Si cela existait, les hommes et la corruption qui sont les vers rongeurs de cet endroit auraient disparu »³³.

Mais Abū Sulaymān lui répond : « Si ce que tu imagines est indispensable, on n'aurait pas souhaité un souverain juste, ni un gouvernement honnête, ni un responsable organisateur, ni un ministre savant »³⁴.

Nous savons bien que l'individu souhaite toujours ce qui lui manque, et que cette période fut dépourvue d'un homme apte à gérer les intérêts des gens et les affaires du pays avec équité.

C'est pour cette raison qu'Abū Ḥayyān est amené à établir un lien entre la politique et la philosophie, au cours de sa conversation avec le vizir à propos de Diogène, pour qui la vie d'ici-bas devient agréable « quand les dirigeants philosophent et quand les philosophes dirigent »³⁵.

Mais le vizir s'oppose à cette idée, en montrant que la philosophie ne peut concerner que celui qui a rejeté ce bas-monde pour se consacrer à l'au-delà et qu'elle ne peut être la préoccupation d'un roi, puisque :

« Nous n'avons trouvé dans l'islam que peu de souverains qui s'occupaient des affaires de la communauté selon les voies de l'ascétisme, de la piété, de la prédication, de la charité et de la bonne conduite [...]. C'est pourquoi notre vertueux roi [il s'agit de 'Aḍud al-Dawla] a dit : La religion et le pouvoir sont comme des frères. La religion est la base et le pouvoir en est le gardien. Ainsi, ce qui n'a pas de base est voué à la destruction et ce qui n'a pas de gardien est voué à la perdition »³⁶.

Le vizir éclaircit ainsi la nature de la relation entre le dirigeant, responsable des intérêts du peuple et la loi religieuse. Le dirigeant doit :

« Appliquer les lois de la religion, en connaître les moindres détails selon ses voies les plus répandues. Car la loi religieuse est la politique de Dieu exercée sur ses créatures, et le pouvoir est la politique exercée par des hommes pour des hommes. Cependant, si la loi religieuse dépourvue de politique est défectueuse, et si la politique est dépourvue de la loi religieuse, elle l'est également. Le souverain est envoyé pour une mission tout comme le législateur religieux, mais la première de ces deux missions est plus obscure que l'autre, et celle de la seconde est plus éclairée que celle de la première »³⁷.

D'autre part, dans la 17^{ème} nuit, Abū Ḥayyān montre au vizir Ibn Sa'dān que la fermeté (*al-ḥazm*), la perspicacité (*al-fiṭna*), la vigilance (*al-tayaqquḥ*) et le respect (*al-hayba*) sont des qualités essentielles qui doivent être réunies chez le souverain et que :

« La sécurité des routes, le juste comportement, le peuplement de ce bas monde et l'équité, tout cela, si le responsable éveillé ne s'en charge pas, ne s'en occupe pas entièrement et n'y attache pas un soin particulier qui apporterait l'ordre permanent,

la désorganisation s'y répandra. Car la désorganisation est la voie du soulèvement qui ébranle les piliers stables »³⁸.

Cela oblige le souverain à être vigilant dans son comportement et ses attitudes, et à ne pas profiter exagérément des plaisirs de la vie. D'ailleurs, Abū Ḥayyān appelle l'attention du vizir sur les conséquences morales néfastes quand on s'accoutume au vin et aux divertissements.

Mais la question ne s'arrête pas seulement, selon Abū Ḥayyān, aux néfastes conséquences morales, car si l'irresponsabilité du souverain s'étend à l'élite et aux gens du peuple :

« La complaisance du souverain dans la jouissance des plaisirs, sa recherche constante pour de nouveaux caprices susciteraient le mépris et la mésestime du peuple et de l'élite à son égard. Ceux-ci parleraient de lui en rapprochant son caractère de celui des porcs et ses habitudes de celles des ânes »³⁹.

Et avec le temps, le prestige du souverain s'évanouit, l'occasion est alors ouverte à la corruption et aux ennemis qui se préparent à la révolte, puisque :

« Si le voleur aperçoit un lieu fortifié qui a l'habitude d'être surveillé par des gardiens, il ne lui vient pas l'idée de l'attaquer. Au contraire, il vise un palais déserté dont l'accès est facile. D'ailleurs, les accidents ont leurs causes et si ces causes s'évanouissent, les accidents s'évanouissent également, et s'il n'y a plus de causes, il en est de même pour l'accident »⁴⁰.

Ce sujet, nous le retrouvons à la suite d'une anecdote concernant l'habitude qu'avait Kisra Anūšīrwān de boire du vin à un point tel que son vizir lui avait adressé un billet pour lui reprocher cette attitude indigne d'un responsable. Or, nous remarquons que le vizir Ibn Sa'dān demande à Abū Ḥayyān de lui préciser la source de cette anecdote. Celui-ci lui fait savoir qu'il la tient d'Abū Sulaymān. Curieux, le vizir souhaite connaître le point de vue d'Abū Sulaymān. C'est là que la plume d'Abū Ḥayyān s'empresse de décrire les conséquences causées par un être insouciant, plongé dans les plaisirs. Selon lui, la vie de l'homme est beaucoup trop précieuse pour tomber dans une telle situation qui ressemble à celle des animaux, car : « pour perfectionner l'être humain par l'acquisition de la raison et l'éloignement de l'égaré, plusieurs vies sont nécessaires. Comment faire alors si la vie est courte, et si ce qui invite au plaisir est grand ? »⁴¹.

Et lorsque des propos de ce genre se répandent dans les réunions ou les cercles, les critiques et les attaques fusent. Or, cette attitude :

« Brise le respect et le manque de respect anéantit la réserve, l'anéantissement de la réserve provoque un soulèvement, et le soulèvement mène à la destruction. Pas de souverain sans envieux ni guetteur. D'ailleurs, le souverain ferme doit penser qu'il a des ennemis et des contestataires »⁴².

Suit une conversation sur un souverain insouciant, puis une autre sur celui qui se distingue par sa fermeté, car :

« Quand le souverain est prudent, attentif au suivi des affaires, ferme, qu'il rétablit l'ordre, qu'il corrige les erreurs, qu'il pallie les déficiences, qu'il découvre l'inconnu, et qu'il vérifie le connu, alors les gens du peuple et l'élite ont peur de lui, et le craignent »⁴³.

Dans ces propos, nous retrouvons une idée chère à Abū Ḥayyān, à savoir que la corruption est la cause de la dégradation du pouvoir. Quand ces dernières se corrigent, cessent de se vautrer dans les plaisirs et s'occupent des affaires du peuple, les causes de sa souffrance disparaissent et la colère du peuple diminue.

Bref, la politique n'est plus considérée par Abū Ḥayyān comme relevant du domaine philosophique, mais comme une connaissance pratique, pour changer le réel et l'améliorer.

Pour autant, se préoccuper de la réalité politique ne se limite pas, selon Abū Ḥayyān, aux intellectuels, mais ce rôle doit être tenu selon lui par tous, non seulement par nécessité mais par devoir. Car, même si on fuit la politique, celle-ci nous poursuit partout et donc personne n'y échappe.

La politique est donc, selon Abū Ḥayyān, une affaire qui concerne tout le monde. C'est pourquoi, nous le voyons blâmer par la voix d'Abū Sulaymān : « le désintéressement des grands et des jeunes »⁴⁴ pour la « chose politique » et critiquer le fait que chacun se préoccupe de ses affaires personnelles, sans s'intéresser à l'intérêt général de la société.

Conclusion

Le changement que souhaite Abū Ḥayyān est fondé sur le fait que par l'éducation de l'esprit, le corps se corrige. C'est pour cette raison qu'il a essayé de mener à bien un projet politique grâce auquel il sauverait le vizirat. Nous devons donc reconnaître le rôle de l'intellectuel, rôle qui consiste en premier lieu à conseiller et à guider puisque le rang de la science est noble. L'intellectuel doit donc bénéficier d'une récompense financière en échange de ce service difficile et dangereux. De toutes les manières, nous pouvons dire que l'homme politique heureux doit remplir certaines qualités, que les connaissances intellectuelles représentent l'un des moyens les plus efficaces pour réformer l'homme politique.

Servir donc le vizir a permis à Abū Ḥayyān d'exprimer ses opinions politiques et lui a offert la possibilité de mettre à l'épreuve ses idées. Ce service l'a également établi dans le rôle d'intellectuel, de guide et de conseiller. De plus, la fréquentation du vizir, homme passionné par les questions philosophiques, a coïncidé avec celle des cercles de savants et en particulier celui d'Abū Sulaymān.

A la différence de l'époque classique, ce qui manque actuellement au monde arabe, c'est une réelle volonté de l'autorité à chercher à s'entourer d'intellectuels, de savants, de sages, de moralistes et de philosophes honnêtes qui pourraient jouer le rôle de guides et de conseillers et ce dans l'intérêt de tous et le sens du bien commun.

Bibliographie

Al-Bayhaqī, Ḍahīr al-Dīn, 1976. *Tārīḥ ḥukamā' al-islām*, 2^{ème} éd., Damas, Al-mağma' al-'ilmī al-'arabī, éd. Muḥammad Kurd 'Alī, 204 p.

Al-Ğaḥṣyārī, Abū 'Abdallāh Muḥammad ibn 'Abdūs, 1938. *Al-Wuzarā' wa l-kuttāb*, 1ère éd., Le Caire, maṭba'at Muṣṭafa Bābī al-Ḥalabī, éd., Muṣṭafa l-Saqqā, Ibrāhīm al-Anbārī et 'Abd al-Ḥafīz Ṣalabī, 428 p.

Al-Qādī, Widād, 1970. « Al-Rakā'iz al-fikriyya fī nazrat Abū Ḥayyān ilā l-muğtama' », mağallat al-abḥāṭ, Université américaine, Beyrouth, décembre, année 23, tome 1.

Al-Qādī, Widād, 1981. « 'Alāqat al-Mufakkir bi-l-sulṭān al-siyāsī : Abī Ḥayyān al-Tawḥīdī », mağallat šu'wūn 'arabiyya, mars, n° 1, pp. 37-58.

Al-Qjffī, Abū l-Ḥasan Ğamāl al-Dīn, *Kitāb Aḥbār al-'ulamā' bi-'aḥbār al-ḥukamā'*, Le Caire, Maktabat al-Mutanabbī, n. d., 288 p.

Al-Suyūṭī, 2003. *Tārīḥ al-ḥulafā'*, Beyrouth, 'lam al-kutub, 503 p.

Al-Tawḥīdī, Abū Ḥayyān, 1953. *Al-Imtā' wa l-mu'ānasa*. 2^{ème} édition, Le Caire, Maṭba'at lağnat al-ta'līf wa l-tarğama wa l-našr, édition Aḥmad Amīn et Aḥmad al-Zayn, 3 tomes, 736 p.

Bergé Marc, 1979. *Pour un humanisme vécu Abū Ḥayyān al-Tawḥīdī, essai sur la personnalité morale, intellectuelle et littéraire d'un grand prosateur et humaniste arabe engagé dans la société de l'époque bouyide, à Bagdad, Ray et Chiraz, au IV/Xe siècle (entre 310/922-414/1023)*, Damas, 471 p.

Bergé, Marc, 1969. « Conseils politiques à un ministre : épître d'Abū Ḥayyān al-Tawḥīdī au vizir Ibn Sa'dān al-'Āriḍ, Introduction, traduction partielle et analyse, tome XVI, E. J. Brili, éditeurs, Leiden, pp. 269-278.

Bergé, Marc, 1969. « Espoirs et rancœurs d'un homme de lettres : deux épîtres d'Abū Ḥayyān al-Tawḥīdī, l'une adressée au ministre Ibn Sa'dān al-'Āriḍ, et l'autre au mathématicien Abū l-Wafā', BEO (Bulletin d'études orientales), tome XXII, Damas, pp. 127-132.

Ḥāfīz, Ṣabrī, 1994. « Ğadaliyyāt al-bunya l-sardiyya l-murakkaba », mağallat fuṣūl, tome 13, n° 2, p. 22.

Ibn al-Ğawzī, 1992. *Al-Muntaẓam fī tārīḥ al-mulūk wa l-umam*, 1^{ère} éd., Beyrouth, dār al-kutub al-'ilmiyya, dirāsāt wa taḥqīq Muḥammad 'Abd al-Qādir 'Aṭā et Muṣṭafā 'Abd al-Qādir 'Aṭā, 18 tomes.

Ibn Ḥaldūn, *Muqaddimat Ibn Ḥaldūn*, 1ère éd., Beyrouth, Dār ṣādir, 2000, 508 p.

Ibn Ḥaldūn, *Discours sur l'histoire universelle*, al-Muqaddima, traduction nouvelle, préface et notes par Vincent Monteil, 3^{ème} édition revue, Paris, « Tresaurus » Sindbad, 1997, 1132 p.

Sanagustin, Floréal, 1999. « Les philosophes arabes et le mythe du sage conseiller », *Les intellectuels en Orient musulman, statut et fonction*, Le Caire, Institut Français d'Archéologie Orientale, éditée par Floréal Sanagustin, pp. 53-66. (CAI 17)

Zakharia, Katia, 1999. « Le secrétaire et le pouvoir », *Les intellectuels en Orient musulman, statut et fonction*, Le Caire, Institut Français d'Archéologie Orientale, édité par Floréal Sanagustin, pp. 77-93. (CAI 17)

Notes

¹ Abū Ḥayyān al-Tawḥīdī, *Kitāb al-Imtā' wa-l-mu'ānassa*, éd. Aḥmad Amīn et Aḥmad al-Zayn, Le Caire, Maṭba'at la nat al-ta'līf wa-l-tar ama wa-l-našr, 2ème édition, 1953.

² Ṣabrī Ḥāfz, « Ġadaliyyāt al-bunya l-sardiyya l-murakkaba », maġallat fuṣūl, tome 13, n° 2, 1994, p. 22.

³ *Ibid*, p. 24.

⁴ Widād al-Qāḍī, « 'Alāqat al-Mufakkir bi-l-sulṭān al-siyāsī : Abī Ḥayyān al-Tawḥīdī », maġallat šu'wūn 'arabiyya, n° 1, Mars, 1981, p. 40.

⁵ Al-Tawḥīdī, *Imtā'*, I, p. 104, l. 2.

⁶ *Ibid*, I, p. 104, l. 3.

⁷ Floréal Sanagustin, « Les philosophes arabes et le mythe du sage conseiller », dans *Les intellectuels en Orient musulman, statut et fonction*, édité par Floréal Sanagustin, Institut Français d'Archéologie Orientale, CAI 17, 1999, p. 58.

⁸ *Ibid*, p. 63.

⁹ Al-Tawḥīdī, *Imtā'*, III, p. 211, l. 6-8.

¹⁰ Al-Tawḥīdī, *Imtā'*, III, p. 91, l. 10.

¹¹ *Ibid*, I, p. 1, l. 5-10.

¹² Al-Tawḥīdī, *Imtā'*, I, p. 20, l. 8 et p. 21, l. 1.

¹³ *Ibid*, I, p. 6, l. 1-5.

¹⁴ Al-Tawḥīdī, *Imtā'*, I, p. 13, l. 9-13.

¹⁵ *Ibid*, I, p. 13, l. 16.

¹⁶ *Ibid*, I, p. 13, l. 9.

¹⁷ *Ibid*, III, p. 99, l. 14-16.

¹⁸ Al-Tawḥīdī, *Imtā'*, III, p. 99, l. 17-18.

¹⁹ *Ibid*, II, p. 33, 13.

²⁰ *Ibid*, II, p. 117, l. 9-11.

²¹ *Ibid*, III, p. 218, l. 12 et p. 219, l. 1.

²² *Ibid*, II, pp. 116-117.

²³ *Ibid*, II, p. 115, l. 19 et p.116, l. 1.

²⁴ Al-Tawḥīdī, *Imtā'*, I, p. 19, l. 8-10.

²⁵ *Ibid*, I, p. 13, l. 4-6.

²⁶ *Ibid*, I, p. 42, l. 11-12.

²⁷ *Ibid*, I, p. 42, l. 13 et p. 43, l. 1.

²⁸ Al-Tawḥīdī, *Imtā'*, I, p. 49, l. 5-7.

²⁹ *Ibid*, II, p. 26, l. 3-6.

³⁰ *Ibid*, II, p. 26, l. 11-13.

³¹ *Ibid*, II, p. 26, l. 14-15.

³² Al-Tawḥīdī, *Imtā'*, II, p. 48, l. 4-7.

³³ *Ibid*, II, p. 48, l. 7-8.

³⁴ *Ibid*, II, p. 48, l. 12-13.

³⁵ *Ibid*, II, p. 32, l. 9.

³⁶ Al-Tawḥīdī, *Imtā'*, II, p. 33, l. 2-7.

³⁷ *Ibid*, II, p. 33, l. 10-14.

³⁸ *Ibid*, II, p. 24, l. 15-18.

³⁹ *Ibid*, II, p. 25, l. 4-6.

⁴⁰ Al-Tawḥīdī, *Imtā'*, II, p. 25, l. 18-20.

⁴¹ *Ibid*, II, p. 25, l. 1-3.

⁴² *Ibid*, II, p. 25, l. 8-10.

⁴³ *Ibid*, II, p. 25, l. 13-16.

⁴⁴ Al-Tawhīdī, *Imtā'*, II, p. 116, l. 2-3.